

Avignon, 24 septembre 2020 (5)

(Inédit où il est une fois de plus question de la poésie ; carnet de l'an 2017)

De l'étrange beauté du monde, de la douceur ou de l'intensité d'un instant, du mystère envoûtant d'un regard, des sournoises et charmeuses invitations à rêver du brouillard, de l'orage au-dessus des montagnes à l'horizon, de l'emphase lyrique de la tempête dans les rochers, de la trouble séduction d'un souvenir, comment faire un poème ?

Reste-t-il un sentiment ou une sensation qui n'aient déjà été chantés en quelques poignées de mots, et que nous n'ayons en partage, en commun, définitivement ? Que reste-t-il de nouveau, d'inédit, à dire ou à chanter de l'amour, par exemple, après Jaufré Rudel, après la Comtesse de Die, après Pétrarque, après Ronsard, après Lamartine, après Baudelaire, après Éluard, après René Char ?

Saurait-on mieux que l'auteur de l'invitation au voyage dire à celle qu'on aime qu'on voudrait l'emmener là-bas, vivre ensemble ? Ou plus amèrement que ne le fit Char, regretter, avec un soupçon de jalousie, que chacun puisse, dans les rues de la ville, parler à notre amour et, ainsi, le banaliser (ou le convoiter indûment) ?

Et qui nous dira mieux cette énigme fascinante qui aspire nos regards du côté du paysage, magnifié par le climat, que les poètes solitaires du tchan chinois ou que les prosateurs tels que Thoreau, Powys, Stifter, Julien Gracq ?

Pourtant, inlassablement, avec ou sans illusion, des dizaines de milliers de femmes et d'hommes, depuis toujours, s'y sont essayé, s'y essaient encore ; et l'on n'ignore pas que l'on compte soi-même au nombre de ces innocents imitateurs qui, plume ou clavier au bout des doigts, se figurent, l'espace d'une modeste envolée, de la puissance et de la portée de celle d'un coq ou de celle d'un paon, être les premiers défricheurs d'un terrain vierge. Au bout, cet Eldorado mythique ou ce Graal en aluminium ou en fer blanc : un ersatz de poème ou un prurit de prose « inspirée ».

Avignon, 25 septembre 2020

(Vieilles piste et vieux chemins du causse ; inédit du carnet de 2017)

Ayant, plusieurs années durant, sillonné les chemins et les sentiers du causse Méjean, je me rappelle l'une des émotions fortes que j'y ai éprouvées, chaque fois que, au hasard d'une marche qui affectionnait les endroits désertiques, je suis tombé sur une ébauche de piste, qui se perdait brusquement, à cet endroit, dans un fouillis de buissons, et, à tel autre, s'effaçait dans l'herbe ou parmi les cailloux.

Il se peut que certaines de ces sentes ne soient en fait que la trace du passage répété d'animaux sauvages. Mais d'autres étaient à coup sûr les vestiges de chemins autrefois pratiqués de façon régulière, peut-être même quotidienne, par ces populations qui, avant l'arrivée des Romains et la descente dans la plaine des autochtones (Gaulois mâtinés d'Ibères

et, plus anciennement, d'inconnus et non identifiables semi-sédentaires du Chalcolithique), occupèrent en assez grand nombre cette île dans le ciel qui témoignait (dans l'ignorance de tous) de son passé d'ancien fond marin brusquement exhaussé sous l'effet d'un mouvement sismique.

Que le cause garde en mémoire la mer disparue, c'est déjà une excitante probabilité (attestée par les marnes éparses dans certaines lavognes, ainsi que par les fossiles de rencontre). Mais que dire de cette présence en creux d'une humanité disparue elle aussi ? On ne sait d'elle que ces fragiles traces et les fonds de cabanes de pierre depuis longtemps ruinées.

Parmi ces inconnus, qui me précédaient, pas à pas, sur ces pistes infimes, il dut y avoir les résiniers qui, du moins sait-on cela, allaient collecter le précieux solide-liquide dont était faite la poix qui servait notamment à calfater la coque des navires antiques et médiévaux. Ils s'étaient construit des sortes de hameaux de pierre sèche, dans les clairières qu'ils avaient ménagées dans les bois touffus d'alors (dont l'ancienne chevelure fut ratiboisée par les Hospitaliers).

L'un de ces hameaux garde encore quelques bribes de subsistance à deux pas du fameux site des « Arcs de Saint-Pierre ». Plus rien n'y vit, sinon des corbeaux et des vautours, ainsi qu'une kyrielle d'autres oiseaux de toutes sortes et de rongeurs furtifs, ainsi que d'insectes dont c'est ici l'un des paradis naturels.

Et, donc, la tête pleine de ces supputations et de ces simulacres d'ataviques réminiscences, j'allais, décryptant sur le sol rocailleux, herbu, épineux, parfois délicatement fleuri, au hasard d'un imaginaire frisant la mythomanie, fredonnant des airs d'un autre âge pour les oreilles d'un auditoire de fantômes.

Le mien propre, de fantôme, me précédait de son ombre portée, puis me collait aux basques quand je revenais sur mes pas et que le soleil se mettait à me filer, limier infaillible.

Parfois, c'était à se demander si la rumeur qui s'infiltrait dans les branches des chênes n'était pas plutôt la voix enjôleuse des sirènes de l'ancienne mer. C'est alors qu'il aurait fallu que je disposasse de poix pour colmater les fissures de ma rêverie au bord du naufrage.

Avignon, 26 septembre 2020

(Inédit arboricole du carnet de 2017)

Le très léger vent qui, ce matin, berce les feuilles et les fines branches de l'arbre qui règne sur le petit jardin de la voisine m'apporte des bouffées d'impressions anciennes. Je dirais bien qu'il y a un soupçon de poésie là-dessous, si j'ignorais l'énigmatique ambiguïté de ce mot autrefois emprunté au vocabulaire grec, où il désigne l'acte de faire, de fabriquer.

Si quelque chose se fabrique en moi, à la seule et douce vision des effets induits par cette brise chorégraphe, ce doit être l'accumulation des produits manufacturés de ma mémoire sensorielle, cette fidèle et patiente compagne qui me reconduit sous le moindre prétexte au

seuil de mes émotions olfactives et visuelles d'un autrefois qui se répartit en étapes et en lieux dont la succession aura gradué l'échelle de ma vie.

Tout en bas se situe le friselis dont étaient saisies les feuilles de l'acacia qui me tint lieu de baby-sitter, entre l'âge de trois et de six ans. Le soleil s'associait à diverses qualités de vent (du mistral descendu en trombe du nord à la légère brise venu du sud) pour susciter une scintillation hypnotique, que j'associerai volontiers à une sorte de musique visuelle (de celles que l'on « écoute voir », pour reprendre la belle formule de Paul Claudel). Je contemplais cela, et m'en nourrissais ce que j'aurai la candeur d'appeler « l'âme », tantôt assis dans l'herbe, tantôt accroupi au-dessus de celle-ci pour y contempler le défilé des fourmis, mes voisines.

Un peu plus haut, le tilleul de la famille Cheminat, situé à l'autre bout de la placette que venait fermer le portail donnant accès à la cour de la maison de mes grands-parents, où je me tenais souvent assis sur le banc de pierre qui faisait saillie sur le mur extérieur. Sur la droite, l'eau du bassin taquinait les herbes accrochées aux parois intérieures de celui-ci et participait de l'agitation qu'y faisait grouiller la colonie des têtards. Mais c'était surtout le tilleul, si odorant l'été, qui captait lui aussi, et diffusait, les brillances translucides du soleil.

Plus haut encore, je vois le feuillage d'un tremble, qui en effet tremblait sans cesse, dans le jardin herbu de ma jeune sœur, en Normandie ; puis celui des amandiers de la large dalle qui servait de piste d'envol à quantité de papillons, de sauterelles et d'abeilles, au pied de l'énorme maison que j'habitai une année entière à l'orée de la Brocéliande de Païolive, dans l'Ardèche méridionale. Redescendant de deux ou trois crans, je revois soudain les hêtres, les ormes et les bouleaux de la forêt de Münster, à une demi-heure de marche de la bourgade de Dieburg, dans la Hesse rurale, où j'étais en exil provisoire, à douze ans. Là aussi, quand les nuages, la pluie et le brouillard se retiraient dans leurs moroses appartements célestes, c'était un ballet de feuilles et de fines branches, sous les coups de boutoir d'un vent qui venait ici finir la course qu'il avait commencée très loin à l'est, en Sibérie.

J'ai aussi connu les châtaigniers de la vallée du Talaron, berceau paternel, dans une Ardèche austère et parcimonieuse, avec leurs bogues piquantes et leurs fruits dont la luisante couleur marron venait, dans leur chute, résonner sur les schistes et les granits aussi âpres que le caractère d'un Calviniste récurrent. Et puis les bougainvillées et les tamaris de la crique de Kristel, à quelques tours de roues d'Oran ; on y allait boire du thé à la menthe dans le café maure où il m'arriva d'entendre trois vieux messieurs échanger leurs souvenirs de la prise du Monte Cassino, dans leur arabe djézairi mêlé d'inattendu français (mais « Cassino » et « Boches », ainsi que « général Leclerc » suffisaient à ce que je localise le lieu et la circonstance). Et les platanes de Beyoglu, dans le quartier stambouliote de Cihangir ; et les érables du réservoir faunique de La Vérendrye ; et les marronniers du boulevard Arago ; et les mousses espagnoles pendant des arbres vermoulus du bayou Laffitte ; et les palmiers des bords de l'Euphrate dans les parages de Babylone ; et tant d'autres arbres en tant d'autres endroits du monde.

Ma vie aura ainsi été balisée par une suite ininterrompue de circonstances arboricoles qui aurait rendu jaloux le héros du Baron perché, cher Italo.

Que ma voisine d'Abbeville ne sache rien de tout cela, rien de plus normal, si l'on veut bien considérer que les relations de voisinage, par les temps qui courent sont, en termes de convivialité, ce que sont les coquecigrues dans l'attente desquelles se tenait Picrochole ; pour revenir à mon point de départ : du vent !

©Gil Jouanard